

---

LOUISE TREMBLAY  
D'ESSIAMBRE

---

UNE SIMPLE  
HISTOIRE D'AMOUR

*2. Les rafales suivi de Les embellies*



  
CHARLESTON

---

LOUISE TREMBLAY D'ESSIAMBRE

---

## UNE SIMPLE HISTOIRE D'AMOUR

2. *Les rafales suivi de Les embellies*

Le quotidien de Marie-Thérèse et Jaquelin Lafrance est de nouveau chamboulé par l'arrivée de jumeaux dans la fratrie. Même si les deux aînés poursuivent leurs études, l'une à Montréal et l'autre à Trois-Rivières, il reste tout de même six bouches à nourrir. La cordonnerie doit donc tourner à plein régime, et Marie-Thérèse ne ménage pas ses efforts...

Mais les bouleversements se multiplient dans la famille, alors que les rapports se tendent entre Agnès et sa mère, que le grand-père Irénée menace de vendre la cordonnerie, et que l'un des leurs se retrouve entre la vie et la mort...

Dilemmes, confrontations et émotions sont au rendez-vous dans le dénouement de cette saga époustouflante. Louise Tremblay d'Essiambre nous régale une fois encore de personnages inoubliables.

LA REINE DU  
ROMAN FÉMININ QUÉBÉCOIS,  
2 MILLIONS DE LECTEURS CONQUIS !

ISBN : 978-2-36812-708-7



9 782368 127087

22,50 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature francophone

Design : © Studio Piaude

Images : © Collaboration JS /

Arcangel Images



CHARLESTON

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

© Une simple histoire d'amour, Tome 3 : Les rafales, Guy Saint-Jean éditeur 2017 / Une simple histoire d'amour, Tome 4 : Les embellies, Guy Saint-Jean éditeur 2018

Pour la présente édition :

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2022

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon

75015 Paris – France

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-36812-708-7

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook

(Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)

et sur Instagram (@LillyCharleston) !

**Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !** Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Louise Tremblay d'Essiambre

UNE SIMPLE HISTOIRE  
D'AMOUR

*Volume 2*

*Les rafales suivi de Les embellies*

*Roman*





# LES RAFALES



*À Raymond et Yvette, à Chantal et Jimmy,  
à Patrick et Audrée, sans oublier le jeune Simon et le petit  
Liam. Vous êtes ma famille d'adoption à Montréal.  
Je vous aime beaucoup.*

*« Vivre, ce n'est pas attendre que l'orage passe. Vivre,  
c'est apprendre à danser sous la pluie. »  
Sénèque*





## NOTE DE L'AUTEURE

**F**OUTU PAYS !

Samedi, c'était l'été : gougounes et camisole, quel plaisir ! Hier, jour de Pâques, c'était le printemps : tristounet, soit, mais quand même assez doux pour profiter de l'extérieur. Ça me convient. Mais voilà que ce matin, l'hiver m'attendait sournoisement derrière la porte et, à mon grand désespoir, j'ai dû ressortir la petite laine !

Vivement l'été pour de bon...

Je vais vous faire une confidence : j'ai hâte en diable de semer mon potager. J'en ai justement discuté avec Marie-Thérèse, hier en fin de journée, quand mes enfants et mes petits-enfants ont quitté la maison, les uns avec leurs petits chocolats, et les autres avec du sirop d'érable. Sur le sujet, Marie-Thérèse et moi, nous nous ressemblons beaucoup : nous aimons faire pousser nos fruits et nos légumes pour en faire des conserves au goût de soleil. Ça réchauffe le cœur quand la saison froide frappe aux carreaux des fenêtres. Toutefois, ce ne sera malheureusement pas ce matin que je vais agrandir le carré du potager, comme j'en ai l'intention. Je vais me contenter d'aller mesurer l'espace disponible et je vais m'amuser à dessiner le jardin de mes rêves sur une feuille de papier quadrillée. Sur ce, Marie-Thérèse m'a rétorqué que je me plaignais pour

rien, car chez elle, c'est encore l'hiver. Elle ne peut rien mesurer du tout : sa cour ressemble à un grand édreon tout blanc ! Même les piquets de la clôture de cèdre ont complètement disparu durant la dernière tempête.

Vous en souvenez-vous ? Quand on a quitté Cyrille, à la fin du tome 2, on était à Sainte-Adèle-de-la-Merci. Il faisait un froid à pierre fendre et, la goutte au nez, le jeune homme revenait de chez son oncle Anselme. Il avait et il a toujours le cœur en miettes. Personne ici-bas ne semble vouloir faire l'effort de le comprendre. Toutefois, chez les Lafrance, on laisse rarement suinter ses émotions, n'est-ce pas ? De la colère à la rédemption, de la tristesse la plus profonde à la joie la plus intense, on a la pudeur de ses sentiments. Alors Marie-Thérèse ne peut se douter de l'immensité de la détresse qu'elle a semée en affirmant à Cyrille que, pour lui, il n'était pas question de quitter le collègue tout de suite.

— On dirait que tu te rends pas compte de la chance qui t'est offerte, mon pauvre garçon ! Voyons donc ! Me semble que c'est pas dur à comprendre, ça là. Donne-toi encore du temps, Cyrille. Un jour, tu nous remercieras peut-être, ton père pis moi, d'avoir insisté à ce point-là. De toute façon, tu dois pas être si malheureux que ça : t'aimes tellement ça, l'école !

Voilà ce que Marie-Thérèse a rétorqué à son aîné et elle n'a pas tout à fait tort. J'irais même jusqu'à dire qu'en principe, je suis d'accord avec elle. Toutefois, il ne faudrait pas oublier que ce qui ressemble à de la chance pour l'un n'est peut-être qu'une corvée insupportable pour l'autre. Le bonheur a plusieurs facettes et il ne se mesure pas de la même façon pour tous ! Ainsi, ce qui s'apparente à une infinité de possibilités pour Marie-Thérèse et Jaquelin n'est en fait qu'une prison pour Cyrille. Lui, il n'a qu'un désir en tête : prendre la relève de son père à la cordonnerie. Est-ce vraiment sérieux ? À son âge, c'est difficile à dire, mais sait-on jamais. Il arrive que certains choix de vie apparaissent très tôt dans l'existence, même dans l'enfance parfois, et ils sont irrévocables.

Si tel est le cas, la mère et le fils arriveront-ils à se comprendre ? Et que dira le père, face à tout cela ? Sera-t-il fier de voir poindre une succession certaine à la cordonnerie ou, au contraire, sera-t-il désolé d'apprendre que Cyrille ne veut pas profiter de l'occasion qui lui est offerte de viser plus haut ?

Seul le temps pourra répondre à cette question.

Jaquelin pour sa part, trop heureux de voir que son père a si facilement accepté de plier bagage pour retourner à Montréal – en fait, tout le monde autour de lui se demande quelle mouche a piqué Irénée pour que subitement il soit si docile – bref, Jaquelin ne semble pas voir la lourdeur de la charge qu'il a ainsi imposée à sa femme en n'essayant pas de retenir son père. Marie-Thérèse a beau être jeune et en santé, elle a tout de même ses limites. Elle a besoin de repos comme tout le monde et, pour l'instant, elle a l'impression de mener deux carrières de front : la famille et la cordonnerie. Comme elle est femme à vouloir donner le meilleur d'elle-même dans tout ce qu'elle fait, le repos accumulé à Montréal ressemble à une peau de chagrin qui rétrécit à vue d'œil.

Qui prendra soin d'elle ? Qui s'apercevra qu'elle brûle la chandelle par les deux bouts au nom de l'amour qu'elle ressent pour son mari ? La tante Félicité ? Sa mère ? Sa belle-sœur Lauréanne ?

Je ne peux le dire pour le moment, car je ne vois pas vraiment d'où viendra le secours dont elle va bientôt avoir besoin. En fait, la seule évidence que j'aperçois à l'horizon, c'est que Marie-Thérèse fonce tout droit vers un mur qui lui semblera insurmontable.

Au bout du compte, Agnès sera peut-être obligée de quitter la ville pour retourner chez elle, même si elle n'en a pas du tout envie. Heureusement, pour l'instant, cette demoiselle ne s'en doute pas du tout et ne comptez pas sur moi pour lui mettre la puce à l'oreille. Cette jeune personne aime trop la vie trépidante d'une grande ville pour que j'aie à poser un éteignoir sur sa joie. Puis, si Agnès quitte Montréal, Lauréanne et Émile seront bouleversés,

et je les aime bien, tous les deux. Leur peine sera la mienne, croyez-le. Leur nièce, de par sa simple présence, a redonné un sens à leur vie et j'estime qu'ils y avaient droit. Il m'apparaît évident que si Agnès s'en va, il y aura des larmes amères, des regrets douloureux, et malheureusement, je ne pourrai y changer quoi que ce soit. Alors, je ne provoquerai rien et je vais laisser les choses évoluer par elles-mêmes.

On ne peut pas toujours dicter ses volontés au destin, même quand on est écrivain !

Il y a aussi Irénée, qui s'attache de plus en plus à sa petite-fille. Aussi curieux que cela puisse paraître, c'est un peu à cause d'elle et du petit Ignace si, tout doucement, le vieil homme est en train de faire le point sur une existence qui lui a échappé. Toute sa vie, il a travaillé d'arrache-pied pour oublier le grand drame qui avait entaché son existence, tenant injustement Jaquelin responsable du décès de sa mère. À sa défense, je peux toutefois vous assurer que jamais Irénée n'a vu la grande iniquité qu'il engendrait en pensant ainsi. Il était trop bouleversé par sa peine pour être en mesure de voir la situation froidement. De plus, le pauvre homme avait peur d'échapper cette famille qu'il devait dorénavant porter seul à bout de bras. Alors il a tenu les rênes bien serrées, si serrées qu'il a été le premier à en souffrir. Résultat : Irénée a l'impression, à bientôt soixante-dix ans, qu'il s'éveille d'un long, d'un très long cauchemar.

Saura-t-il faire la part des choses ?

Saura-t-il apprendre à être heureux sans se sentir coupable, et sans rien enlever aux autres pour y parvenir ?

Difficile à dire. Moi, en tout cas, je ne le sais pas encore.

Nous en sommes là. Ils en sont tous là, ces personnages qui font la belle part de mes journées depuis bientôt un an.

Ce ne sera peut-être pas très gentil, je le concède, mais j'ai bien envie de laisser Irénée se débrouiller tout seul pour l'instant. Il l'a fait durant une bonne quarantaine d'années, sinon plus, il peut bien continuer pour un petit

moment encore. On va donc le laisser grogner en paix, marmonner et réfléchir à sa guise, et comme M. Touche-à-Tout s'apprête à quitter Montréal, je vais frapper à sa porte pour lui demander s'il n'aurait pas une place de libre dans son camion, car c'est justement au village que j'ai l'intention de me rendre.

Promis, je vais me faire toute petite pour que vous puissiez vous asseoir à côté de moi.

Vous êtes prêts ? Oui ? Alors en route !



PREMIÈRE PARTIE  
HIVER 1924





# CHAPITRE I

*À Sainte-Adèle-de-la-Merci,  
par une journée de redoux*

Le dimanche 6 janvier 1924, jour de l'Épiphanie, dans la cordonnerie des Lafrance

**J**AQUELIN TRAVAILLAIT DEPUIS L'AUBE à mettre la dernière touche à une belle paire de souliers au cuir d'un grain très fin, qu'il avait commencé à fabriquer quelques jours avant Noël. Avec un peu de chance, il aurait terminé de les polir avant de partir pour la messe et il pourrait enfin les offrir à son beau-frère Ovila.

— J'aurais ben aimé ça, avoir fini pour le jour de l'An, avait-il expliqué à Marie-Thérèse, hier au souper, mais on avait trop de commandes à remplir. Par contre, en me levant de bonne heure demain matin, je devrais être en mesure de les vernir pis d'y glisser les lacets. Si jamais on rencontrait Ovila à la messe, on pourrait lui dire de passer par la maison pis lui faire la surprise. Que c'est t'en penses ?

— Bonne idée, Jaquelin. Ça va sûrement faire plaisir à mon frère de voir que t'as pensé à lui comme ça.

— C'est normal. Après tout, c'est Ovila qui a le plus travaillé pour reconstruire notre maison.

— Ovila pis mon père, avait tenu à préciser Marie-Thérèse, tandis qu'elle commençait à empiler la vaisselle sale qui traînait sur la table.

— Je sais tout ça, Marie. Sauf que ton père, comme je le connais, il voudrait jamais recevoir un cadeau pour ce qu'il a fait.

— C'est sûr. Pis il aurait pas tort : des parents, c'est là pour toute la vie. Moi non plus, je me verrais pas recevoir un cadeau de la part d'un de nos enfants qu'on aurait aidés !

— C'est aussi ce que j'en pense, approuva Jaquelin, tout en repoussant sa chaise pour se lever de table. En attendant, m'en vas finir de poser les derniers œillets sur les souliers, pis j'vas les cirer. Je les ferai reluire une dernière fois demain matin.

— C'est ben correct de même. Envoye, mon homme, file à la cordonnerie, pis moi, j'vas faire la vaisselle avec Benjamin. On se reverra t'à l'heure.

Voilà pourquoi, en ce dimanche matin, Jaquelin se trouvait à la cordonnerie. Le soleil qui entraît à pleine fenêtre donnait un bel éclat à la pointe du soulier droit posé sur l'établi, alors que Jaquelin maniait habilement le torchon sur le talon de la chaussure gauche.

Il faut dire, cependant, qu'avec sa main paralysée, Jaquelin ne travaillait plus aussi vite qu'avant.

— Ça me choque un peu de travailler au ralenti de même, mais qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ? disait-il régulièrement à Marie-Thérèse quand il voyait l'ouvrage s'accumuler.

— Tu fais de ton mieux, pis c'est ça qui compte, mon mari. Oublie les petits retards qu'on prend à droite pis à gauche, pis dis-toi ben que ça aurait pu être pire que ça. L'important, c'est que la clientèle soye satisfaite, pis elle l'est. La preuve c'est que le carnet de commandes est ben plein... On rit pus, Jaquelin ! T'es tombé dans une rivière à peine dégelée. Encore chanceux que tu

t'en sois sorti avec juste une main d'inutile. T'aurais pu en mourir !

— Je le sais ben... N'empêche que j'étais plus rapide avant, pis ça m'achale un peu.

Néanmoins, comme il était aidé par Marie-Thérèse, Jaquelin admettait que la qualité du travail n'en souffrait pas réellement. Il y avait aussi son fils Ignace, un petit curieux à la langue bien pendue, qui venait lui donner un coup de pouce de temps en temps. Comme en ce moment.

— Tiens bien le soulier, Ignace, recommanda-t-il à son jeune fils de cinq ans qui ne ratait jamais une occasion d'aider son père à la cordonnerie. Comme ça, moi, j'vas pouvoir froter ben fort avec la graisse que tu vois dans le petit pot pis grâce un peu à toi, le soulier va reluire comme un sou neuf !

Tout fier d'être pris au sérieux par son père, le gamin tenait la chaussure à deux mains.

— Comme ça, papa ?

— En plein ça, mon garçon. Il y a pas à dire, t'es rendu pas mal grand pour être capable de me rendre un gros service comme celui-là !

À ces mots, le petit Ignace redressa les épaules, tandis que Jaquelin esquissait un sourire attendri.

Comment avait-il fait, durant ces dernières années, pour ne jamais tolérer la présence d'un enfant alors qu'il travaillait à la cordonnerie ? Combien de fois avait-il répété à Cyrille, son aîné, que le travail de cordonnier n'était pas fait pour un jeune blanc-bec, le renvoyant ainsi à ses jeux sans la moindre possibilité de discussion ?

— Pas question que tu restes ici, répondait invariablement Jaquelin quand Cyrille se faisait trop insistant. Les outils que tu vois là, accrochés sur le mur, sont trop dangereux pour toi. Va rejoindre ta mère à la cuisine.

— Mais papa...

— Ça suffit, Cyrille ! On en reparlera peut-être quand t'auras douze, treize ans. Pas avant.

Aujourd'hui, Jaquelin regrettait cette intransigeance, surtout quand il voyait le regard de son petit Ignace briller

de plaisir et de fierté. Il avait fallu un accident le laissant paralysé pour que Jaquelin accepte enfin d'être aidé, découvrant par le fait même tout le plaisir qu'il ressentait à partager quelques moments d'intimité avec l'un de ses enfants.

Jaquelin jeta un regard rapide à Ignace. Le petit garçon prenait son travail avec tant de sérieux que c'en était touchant.

Jaquelin laissa filer un petit soupir silencieux.

Si jadis il avait accepté la présence de Cyrille à ses côtés, peut-être bien que la vie de toute la famille serait différente aujourd'hui. Mais peut-être pas non plus, car on n'aurait pu dire à l'avance si son aîné aimerait le travail de cordonnier. Toutefois, comme Cyrille aurait bientôt quatorze ans, probablement qu'il pourrait enfin lui donner un coup de main durant les vacances d'été et de manière nettement plus efficace qu'un gamin de cinq ans comme Ignace, malgré toute la bonne volonté que manifestait le petit garçon. D'une part, Cyrille pourrait enfin savoir s'il aimait le travail du cuir et, d'autre part, sa présence à la cordonnerie soulagerait Marie-Thérèse, qui en avait plein les bras.

À cette pensée, Jaquelin hocha la tête dans un geste d'approbation, puis il revint à Ignace.

— Encore quelques minutes, mon garçon, pis les souliers d'Ovila vont être enfin prêts. Il va juste rester à enfiler les lacets. Que c'est que t'en dis ?

— Sont pas mal beaux, ça c'est sûr... Moi aussi, papa, un jour, j'aimerais ça faire des beaux souliers comme vous.

— Ben coudonc... Pourquoi pas ? Cordonnier, c'est un métier honorable. Mais avant, va falloir aller à l'école, Ignace. C'est important d'apprendre à lire pis à compter, même pour un cordonnier.

— Ouais, je le sais. Maman dit la même affaire que vous. Mais l'école aussi, ça me tente pas mal, vous savez. Après l'été, j'vas enfin pouvoir y aller. Comme les grands !

— C'est sûr ça... As-tu encore le calendrier qu'on avait fait, toi pis moi, du temps que grand-père travaillait ici ?

— Oh oui ! Je l'ai mis sur le mur à la tête de mon lit, pis avec maman, je barre un chiffre à chaque soir avant de me coucher.

Et pendant que ce dialogue se déroulait dans la cor-donnerie, à l'étage, Cyrille sortait lentement des brumes du sommeil.

Tout comme au rez-de-chaussée, le soleil entrait à pleins carreaux dans la chambre des garçons, sa clarté à peine tamisée par le rideau de coton léger. On aurait dit qu'une belle journée de printemps se préparait, et quelques oiseaux médusés s'étaient même hasardés à lancer un trille timide.

Ce faible piaillagement avait toutefois suffi à réveiller Cyrille, mais bien après que ses frères eurent déserté la chambre.

Le temps d'un long bâillement, puis Cyrille regarda autour de lui. Il fut surpris de voir qu'il était tout seul dans la pièce.

Mais quelle heure pouvait-il être ?

Nonchalant, il allait se retourner le nez contre le mur pour prolonger ce moment de paresse quand son mouvement fut subitement interrompu par un soubresaut du cœur.

L'idée que les vacances se terminaient ce jour-là venait de traverser l'esprit de Cyrille.

Fini les heures de liberté, fini les sourires et les taquineries à la table du déjeuner, fini les rencontres avec sa cousine Judith...

Échappant alors un grand soupir de déception, le jeune homme repoussa les couvertures d'un coup de pied maussade, puis, sans hésiter, il s'approcha de la fenêtre pour entrouvrir le rideau.

Effectivement, il faisait beau, et le givre qui grignotait le bas des vitres depuis plusieurs jours déjà avait fondu comme par magie durant la nuit.

Cyrille y vit aussitôt un signe encourageant.

Après ces interminables journées de temps glacial qui avaient affecté le moral d'un peu tout le monde, ce redoux

était un signe du Ciel pour lui faire comprendre que tout n'était pas perdu.

En posant la paume de sa main sur la vitre, et avec beaucoup d'imagination, Cyrille sentit même une petite tiédeur. Il esquissa un sourire. Tant mieux. La douceur de l'air avait toujours eu un pouvoir apaisant sur Marie-Thérèse, et l'aîné de la famille Lafrance estimait qu'un peu de bonne humeur ne serait pas pour nuire à son ultime tentative de l'amadouer afin qu'elle change son fusil d'épaule.

Dans un geste puéril, Cyrille croisa les doigts et ferma les yeux, souhaitant de toutes ses forces que son vœu soit réalisé.

Pour cela, il fallait cependant que sa mère accepte de l'écouter calmement lorsqu'il lui demanderait, encore une fois, la permission de rester à la maison afin de donner un coup de main à la cordonnerie. Ce suprême essai de persuasion, pour ne pas dire de séduction, était une démarche audacieuse et rien n'était gagné d'avance.

Cyrille lâcha un second soupir.

Pourquoi sa mère s'acharnait-elle à ce point ? Pourtant, rester chez lui était ce qu'il voulait du plus profond de son cœur et sa mère le savait. Puis, le fait de pouvoir aider son père à la cordonnerie servirait au mieux le bien-être de toute leur famille, Marie-Thérèse en tête. Cyrille en était persuadé.

En effet, à son retour du collègue avant Noël, le jeune homme avait vite constaté que sa mère était au bord de l'épuisement. Les yeux cernés, les cheveux en bataille faute de temps pour mieux les coiffer, Marie-Thérèse avait l'air d'un automate.

Encore aujourd'hui, le fait que son père ne semble pas tenir compte d'une telle évidence le décontenançait. Dans la même ligne de pensée, que Jaquelin ait accepté que son épouse organise un dîner d'apparat pour le Nouvel An, en plus de tout ce qu'elle avait à faire dans la maison, ajoutait à la perplexité de Cyrille.

Mais où donc son père avait-il la tête ?

Était-il le seul dans la famille à constater que Marie-Thérèse n'en pouvait plus de courir ainsi entre les bébés, la maison et la cordonnerie ? Il semblait bien que oui. Toutefois, Cyrille n'aurait jamais eu l'audace d'aborder le sujet avec son père. Ce qui se passait entre ses parents ne concernait qu'eux. Pas plus qu'il n'aurait eu le cran d'en discuter avec sa tante Lauréanne, d'ailleurs. Pourtant, lors de sa visite du jour de l'An, celle-ci avait souvent posé les yeux sur sa belle-sœur Marie-Thérèse, et elle avait affiché une mine soucieuse et attristée. Cyrille l'avait remarqué. Mais comme il ne connaissait pas beaucoup la sœur de son père, il ne se sentait pas vraiment en confiance avec elle et il n'avait rien dit.

Quant à la tante Félicité, chaque fois qu'elle venait à la maison, elle n'avait d'yeux que pour les jumeaux Albert et Albertine. Devant une telle attitude, Cyrille ne voyait pas en quoi elle pourrait l'aider. Sans doute la vieille dame proposerait-elle de venir tous les jours prêter main-forte à Marie-Thérèse, c'était dans sa nature d'être généreuse et serviable, tout le monde le savait. Mais au bout du compte, cette initiative ne servirait en rien la cause de Cyrille. Bien au contraire. Avec Félicité Gagnon pour voir à l'ordinaire de la maison et aux bébés, il y avait de fortes chances que tout se règle à la cordonnerie, tandis que lui se morfondrait au collège.

Non, la solution ne pouvait venir que de lui, même s'il ne savait pas trop ce qu'il pouvait ajouter de plus pour gagner Marie-Thérèse à sa cause.

Il ne lui restait donc plus qu'à implorer le Ciel de lui venir en aide. Si ses prières restaient sans réponse et qu'il ratait cette dernière tentative, l'oncle Anselme viendrait le chercher sur le coup d'une heure pour le mener au collège, et ainsi, Cyrille n'aurait plus d'autre choix que de rester à Trois-Rivières jusqu'au congé de Pâques.

Une telle situation serait tolérable, certes. Cyrille n'allait pas en mourir, mais elle ferait tout de même deux êtres malheureux : sa mère, qui continuerait de s'épuiser sans oser l'avouer ouvertement parce qu'elle ne se plaignait



jamais, et lui-même, qui recommencerait à compter les jours et les heures avant de pouvoir s'échapper du sinistre bâtiment de pierres.

Cyrille se prépara donc pour la messe avec une certaine anxiété : le compte à rebours avait commencé.

Il s'obligea à revêtir ses plus beaux habits, puis il traça soigneusement la raie qui ramenait sa frange sur le côté droit de sa tête, comme on exigeait qu'il le fasse au collège. Le reflet aperçu dans le miroir dépoli accroché derrière la porte de sa chambre lui renvoya une image avenante. Plus que son habituelle tignasse ébouriffée, cette coiffure lui donnait la prestance d'un adulte. Là encore, Cyrille y vit un présage favorable. Devant l'allure posée de son fils aîné, Marie-Thérèse le prendrait peut-être un peu plus au sérieux et elle tiendrait compte de ses arguments. De toute façon, elle aimait bien que ses enfants fassent un effort de coquetterie, à l'occasion, autant les garçons que les filles, d'ailleurs.

— On est pas des miséreux, chez nous ! J'aime ça quand la famille Lafrance offre un peu de panache, le dimanche à la messe, déclarait-elle régulièrement au moment de l'inspection générale avant le départ pour l'église.

Marie-Thérèse apprécierait donc que son fils ait pensé à faire une toilette plus minutieuse qu'à l'accoutumée.

Néanmoins, quand Cyrille descendit l'escalier pour se rendre à la cuisine, et avant même qu'il ait pu ouvrir la bouche afin de saluer ceux de sa famille qui s'y trouvaient, il se heurta à l'agitation de sa mère, qui ne fit aucune remarque sur son allure soignée.

— Enfin, te v'là ! Je commençais à m'inquiéter...

— C'est vrai qu'il est un peu tard pour se lever, admit docilement Cyrille, question de se mettre tout de suite dans les bonnes grâces de sa mère. Je m'excuse, mais...

— C'est pas ça, interrompit Marie-Thérèse, tout en déposant les couverts sur la table, prenant ainsi un peu d'avance pour que tout soit prêt à son retour de l'église. Tu peux ben dormir un peu plus longtemps le matin, surtout l'hiver, quand il y a rien de pressant à faire dehors,

c'est pas moi qui vas t'en faire le reproche, Cyrille. Par les temps qui courent, je sais très bien ce que c'est, manquer de sommeil. C'est juste que ce matin, c'est un peu particulier, pis faudrait surtout pas que t'arrives en retard à la messe. Des fois que monsieur le curé le remarquerait... T'oublieras pas ton bulletin, hein, mon homme ? Mets-le donc tout de suite dans la poche de ton paletot...

— Ah oui, c'est vrai, mon bulletin...

À ces mots murmurés sans grand enthousiasme, Marie-Thérèse lança une œillade vers son fils.

— Bonté divine, Cyrille ! Tu parles d'un ton pour me répondre. On dirait que tu t'en vas à l'échafaud, mon pauvre garçon... Inquiète-toi pas, monsieur le curé te mangera pas !

— Je le sais ben, maman... Pis craignez pas, j'avais pas oublié.

— Ben tant mieux. On en parlait justement hier, ton père pis moi, avant de s'endormir. Ça nous fait un petit velours de voir que monsieur le curé s'intéresse à toi comme ça... On est ben fiers de toi, mon Cyrille, de toi pis des notes que t'as obtenues, comme de raison. C'est comme si ta belle attitude à l'école retombait sur toute ta famille. T'en es-tu rendu compte ? C'est pas rien, ça, mon garçon. Ça fait qu'après la grand-messe, tu te rendras à la sacristie, comme monsieur le curé l'a demandé, pis nous autres, on va t'attendre pour le dîner, promis.

Sur ce, estimant la conversation terminée, Marie-Thérèse tourna les yeux vers la fenêtre donnant sur la rue.

— Astheure, faudrait ben que ma tante Félicité arrive, pour qu'on puisse partir à notre tour ! Que c'est qu'elle fait, coudonc ? Benjamin est revenu depuis dix bonnes minutes, lui ! Il manque juste elle.

En effet, depuis quelques semaines, dans le but de permettre à Marie-Thérèse de participer aux différentes célébrations du temps des fêtes, Benjamin et la tante Félicité assistaient ensemble à la première messe du matin. Ainsi, de retour à la maison, ils pouvaient s'occuper des plus jeunes, tandis que Marie-Thérèse et Jaquelin, en compagnie de

Cyrille, Conrad et Ignace, se rendaient à leur tour à l'église pour faire leurs dévotions. C'était ce que Marie-Thérèse appelait en riant « son heure de repos de la semaine ».

— Si quelqu'un m'avait dit qu'un jour je trouverais que la voix tonitruante du curé Pettigrew serait douce à mes oreilles, je l'aurais pas cru, avait-elle lancé en riant. Mais c'est un fait ! Ça me détend d'entendre autre chose que des pleurs colériques pis affamés. J'ai jamais vu deux bébés aussi gourmands que les jumeaux. Merci, ma tante, d'avoir pensé à venir les garder.

— C'est juste du bonheur que de te rendre ce service-là, ma belle Thérèse. Juste du bonheur.

Depuis le retour de Marie-Thérèse au village, après qu'elle eut passé de nombreuses semaines à la ville chez sa belle-sœur Lauréanne afin de se remettre de l'accouchement des jumeaux, la tante Félicité était tout bonnement resplendissante chaque fois que l'on faisait appel à ses services pour s'occuper des bébés.

— Si tu savais comment je me suis ennuyée, avait-elle répété une multitude de fois durant les premiers jours suivant le retour de Marie-Thérèse à Sainte-Adèle-de-la-Merci.

Ce matin encore, si Félicité Gagnon se présenta enfin tout essoufflée, la tuque de travers et le manteau à moitié attaché, elle n'en était pas moins souriante à l'idée d'avoir les jumeaux à sa charge pour plus d'une heure.

— Excuse-moi pour le retard, ma Thérèse, mais avec le doux temps d'à matin, tout le monde en a profité pour se jaser ça sur le perron de l'église, expliqua-t-elle tout en retirant son manteau. J'arrivais pas à me libérer... À ton tour, astheure, d'aller te recueillir ! Pis après la messe, tu prendras tout ton temps, toi avec. Il fait tellement beau !

Main dans la main, Jaquelin et Ignace, suivis de près par Marie-Thérèse et Conrad, se hâtèrent donc vers l'église, traînant, à deux pas derrière eux, un Cyrille plutôt renfrogné.

Le jeune homme se glissa sur le banc comme une ombre frôle les murs, entre ses frères et ses parents, espérant ardemment que le curé Pettigrew ne l'apercevrait